

Colonialisme et représentation

La parade des vaincus

L'image des peuples africains conquis dans la culture européenne entre le XIX et le XX siècle. Le passage du stéréotype du "sauvage" à celui de l'"enfant". Scènes de colonialisme ordinaire. Ethnographie, publicité, expositions, mots d'esprit et dérision

de Jan Nederveen Pieterse

Colonialisme et culture populaire occidentale

Je connais leur jeu», expliquait l'empereur éthiopien Tewodros II peu avant sa défaite à la



Leader politique Ekonda (Nkumu) se fait photographier par la presse coloniale (Congo-Kinshasa).
Source: Lamote, C, University of Wisconsin-Madison Libraries, Africa Focus., 1940

suite d'une invasion britannique et de son suicide successif. «D'abord marchands et missionnaires, puis ambassadeurs et ensuite le canon. Autant vaut passer tout de suite au canon» (cité dans Davidson, 1978, p. 75). En 1800, les européens contrôlaient 35% de la superficie de la planète qui passait à 67% en 1878 et, entre 1878 et 1914, période du "nouvel impérialisme", le contrôle européen s'était étendu à plus de 84,4% de la superficie terrestre. Cette expansion eut surtout lieu en Afrique. L'Afrique est donc un souvenir récent dans la mémoire coloniale européenne. La question sur laquelle nous nous penchons est: **quelle lumière la culture populaire européenne jette-t-elle sur l'ère de l'impérialisme?**

Pendant presque tout le XIX siècle, l'orientation générale de l'opinion européenne fut anticolonialiste. L'Afrique pouvait être exploité au niveau commercial sans que l'on ait besoin de conquêtes et de colonisations. Sur les côtes africaines, les incursions des marchands européens dans les monopoles commerciaux des rois africains étaient de plus en plus nombreuses, et comportaient de continuelles demandes d'aide militaire aux gouvernements de la mère patrie. Cette diplomatie des canoniers donna lieu à divers incidents mais rien de plus. Auparavant, il y avait eu des

explorations européennes en Afrique, au sud du Sahara, mais les premières opérations coloniales furent les conquêtes françaises du Gabon (1843-44) et du Sénégal (1854-65), la guerre britannique contre les Achantis (1863-64) et la campagne d'Abyssinie (1867) dans les années 70 et 80 du XIX qui suscita le commentaire de Tewodros. Toutefois, toute une série de circonstances donna le feu vert à une **nouvelle ère impérialiste**.

BREVE CHRONOLOGIE DU PARTAGE DE L'AFRIQUE	
1869	Ouverture du canal de Suez.
1874	Deuxième guerre britannique contre les Achantis.
1878-9	Guerre contre les Zoulous. Défaite britannique à Isandlwana. Début des opérations françaises contre l'Empire Mandingo. Stanley entre au service de Léopold II.
1881	Invasion française de la Tunisie.
1882	Occupation britannique de l'Egypte.
1883-5	L'Allemagne revendique les protectorats sur le Togoland, le Cameroun, l'Afrique orientale et l'Afrique du sud-ouest.
1884	Bataille d'Omdurman. L'Angleterre revendique le Somaliland.
1884-5	Congrès de Berlin.
1885	Léopold II fonde le Libre Etat du Congo. La British South Africa Company revendique le territoire du Bechuanaland. L'Angleterre revendique le Kenya.
1887	Défaite italienne à Massawa. Expansion de l'influence anglaise en Nigeria.

1888-91	La British South Africa Company de Cecil Rhodes crée la Rhodésie.
1889-1906	Rebellions des héréros et des hottentots contre le colonialisme allemand.
1893	Conquête française de l'Empire de Tokolor en Afrique occidentale. Conquête du territoire du Matabeleland par la British South Africa Company.
1895-6	Annexion de Madagascar à la France. L'Angleterre revendique l'Ouganda.
1896	Bataille d'Adoua où Ménélik II d'Ethiopie défait les italiens.
1896-7	Troisième guerre britannique contre les Achantis. Conquête britannique du Bénin. Révolte des Matabèles. Conquêtes françaises du Dahomey et de la Côte d'Ivoire.
1898	Incident de Fashoda entre la France et l'Angleterre. Conquête du Soudan de la part d'une armée anglo-égyptienne.
1899-1902	Guerre anglo-boer.
1905	Révolte des Maji Maji en Tanganika.
1906	Révolte des Zoulous au Natal.
1908	Transfert de la souveraineté sur le Congo à la Belgique.

Guerriers contre soldats

Quoi qu'il arrive, nous avons
la mitrailleuse Maxim et eux, non.
(Hilaire Belloc)

C est pour Colonies
notre juste orgueil
dont la Grande Bretagne se glorifie,
plus que toute autre grande nation .
(Madame Ernest Ames, ABC pour petits patriotes, 1899)

Dans la **dernière décennie du XIX siècle**, l'**impérialisme devint** pour la première fois dans les pays occidentaux **une cause populaire**. Jusque là, il s'était agi d'une affaire d'Etat, d'une question élitaire ou d'intérêts coloniaux. L'impérialisme populaire (Volksimperialismus) marchait maintenant de pair avec une propagande patriotique massive et le chauvinisme. C'était en grande partie le produit d'une propagande qui visait à rendre le nationalisme et l'impérialisme populaires, même si cette même période a été témoin du rassemblement et de l'apogée de tous les préjugés qu'avait accumulés le siècle.

Ce fut plus que jamais l'ère du colonialisme, tant et si bien que la culture populaire devint un outil de propagande politique, imprégnée de nationalisme et de patriotisme et réglée, si non dirigée, d'en haut. Le terme "populaire" acquérait ainsi un sens différent. Les rivalités entre Etats européen et le nationalisme, l'antisémitisme politique et le racisme étaient des préoccupations en elles-mêmes et par elles-mêmes mais aussi des manœuvres visant à neutraliser la lutte de classe et à transformer la solidarité de classe en **solidarité nationale et raciale**, pouvant ainsi être contrôlée d'en haut (cf. Nederveen Pieterse, 1989, chap. 9). (Pour autant qu'il pouvait sembler contrôlable durant les guerres mondiales). Ainsi, sur l'arrière-plan de l'époque expansionniste en **Europe** et aux **Etats Unis**, il y avait aussi la poussée du **mouvement ouvrier** qui, vers 1880-90, semblait avancer irrémédiablement. Pour les élites dominantes, le national-socialisme apparaissait une façon de neutraliser la lutte de classe et d'endiguer la vague croissante de la révolution sociale. **L'histoire de la propagande politique moderne**, que l'on a souvent fait remonter à la première guerre mondiale (Black, 1975; par exemple; pour des avis autres, cf.. Knightley, éd. rév. 1982, chap. 3; Kiernan, 1974, chap. 3) peut probablement être largement ramenée en arrière. La **présence des conflits coloniaux dans la presse** contribuait au **prestige national** et au **moral militaire** sur un arrière-plan de rivalités croissantes dans l'Europe elle-même. La *"boulevard press"* (presse à scandale) se jeta elle aussi dans la mêlée. Par rapport à la presse, il y avait une distinction entre les revues d'information comme l'*Illustrated London News* et son concurrent Graphic, et les revues satiriques comme *Punch*, *Judy*, *Fun* en Angleterre; *Le Rire*, *Pèle Mêle*, *L'Assiette au Beurre*, *Fantasio en France*, et *Simplicissimus* et *Lustige Blätter* en Allemagne. Les revues d'information envoyaient des correspondants spéciaux et des artistes aux "petites guerres" et aux campagnes "suffisamment éloignées pour que le public les perçoivent comme une forme de spectacle". Les **artistes de guerre** adoptaient le style "mort ou gloire", et produisaient des scènes érotiques de batailles où charges de cavalerie et combats corps à corps étaient copieusement montrés, mais créaient aussi des dessins précis de troupes sur le terrain (Springhall, 1986).

Les **revues satiriques** se comportaient différemment. Comme elles ne pouvaient pas se permettre d'envoyer des correspondants, il leur fallait exceller dans les caricatures qui étaient une sorte d'éditoriaux illustrés. Il faut rechercher bon nombre des plus atroces images de l'ennemi chez les peuples colonisés dans les caricatures de ces périodiques qui ne pouvaient se permettre la réalité. Les lecteurs des revues illustrées appartenaient aux classes moyennes car leur prix était trop cher pour les travailleurs (six pences le numéro pour *The Illustrated London News*). En ce qui concerne l'Afrique, l'**image coloniale fondamentale de l'indigène** est celle d'un **ennemi**. Les premiers épisodes du colonialisme étaient des scènes de bataille et les violences sanguinaires restèrent la réalité fondamentale du colonialisme même après la mise en place de l'autorité coloniale. Les rebellions étaient impitoyablement suffoquées. **Rudyard Kipling** a donné une formulation classique de l'image de l'ennemi dans le nouvel impérialisme qui est en nette opposition à celle noble que ce dernier donnait de lui:

Allégez le poids de l'Homme Blanc

Envoyez de l'avant votre meilleure progéniture
Reléguez vos enfants en exil
Pour servir les besoins de vos prisonniers;
Pour servir en lourde armure
un peuple agité et sauvage,
vos peuples hostiles de fraîche capture,
mi-démons et mi-enfants.

Cette poésie a été écrite en 1899 à l'occasion de l'invasion américaine des Philippines. C'est le profil de l'ignoble sauvage avisé auparavant par les explorateurs et missionnaires. La noblesse a changé de camp.



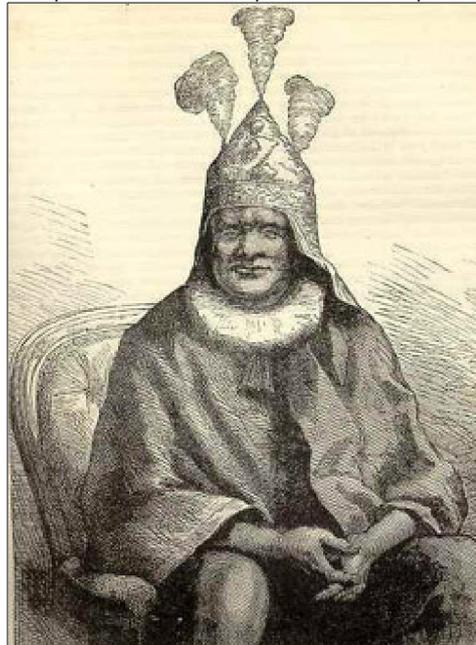
Administrateur local photographie la présentation de la danse Kuba-Bushong (Congo-Kinshasa).
Source: Vansina Jan, University of Wisconsin-Madison Libraries, Africa Focus, 1956

L'**ignoble sauvage du colonialisme** était avant tout un **guerrier**. Les vertus qui définissaient auparavant l'image du "noble sauvage", comme la fière agression, se trouvait maintenant interprétée pour signifier cruauté et brutalité. La nudité, autrefois signe de pureté, faisait maintenant partie du profil du primitivisme et voulait indiquer le manque de contrôle. Le contraste entre guerrier et soldat, l'image coloniale de l'ennemi et celle de soi, constitue une version de l'opposition rhétorique entre **barbarie et civilisation**. On se réfère parfois aux soldats comme à des guerriers, mais jamais le contraire. Le **stéréotype du guerrier** est pratiquement celui d'un indigène nu, féroce, doté d'armes archaïques, plus souvent montré comme individu plutôt qu'en groupe (mais lorsque l'on montre un groupe, il s'agit alors d'un groupe désorganisé). Par

ailleurs, le soldat porte un uniforme, appartient à une armée et est soumis à la discipline militaire. Cette rhétorique était une mascarade dès lors que les **guerriers africains** n'agissaient pas simplement en individus ou en hordes, mais opéraient de façon désorganisée et **formaient** dans certains cas des **armées**. Une **invention** similaire et qui lui est liée était **que les sociétés africaines étaient "sans Etat"** et existaient en situation d'"anarchie naturelle". Malgré cela, diverses sociétés africaines réussirent pendant des dizaines d'années à tenir tête aux armées européennes et leur infligèrent même parfois de lourdes défaites.

Le principal alibi de l'agression européenne était la barbarie et le prétexte récurrent se référait aux sacrifices humains. Les **campagnes coloniales** étaient souvent précédées ou accompagnées d'**articles dans la presse illustrée** qui s'occupaient en détail des sacrifices humains. The *Illustrated London News* consacra les 26 juillet, 8 et 29 novembre 1873 une série d'articles aux Achantis intitulés "La Côte d'Or et la Guerre Achanti". A l'aide de mots et d'images on décrivait des sorciers et des sinistres rituels dans une sombre maison Ju-ju entourée de crânes humains. Un dessin illustrait une jolie femme (aux traits pratiquement occidentaux) liée à un poteau au bord d'une rivière et un crocodile dans le fond se tendant vers elle. Des articles de ce genre précédèrent d'à peine un an la campagne britannique de 1874. En 1873, dans un article de cette même période sur le Dahomey, des sacrifices humains de membres royaux avec force illustrations devinrent à nouveau le thème conducteur ("Les victimes du Mem-Hoo-Wo", Dahomey, ILN, 2.viii.1873). L'abolition des sacrifices humains fut le prétexte de l'invasion britannique et de l'assujettissement du Bénin en 1897 - «Arrêtons la barbarie africaine! Abolissons les sacrifices humains!» (Chinweizu 1975, p. 44) – et, encore, le thème des sacrifices humains de souverains fut largement traité par la presse britannique.

Un épisode délicat de l'expansion britannique fut la **guerre Zoulou**. En janvier 1879, les



britanniques perdirent 1.600 hommes dans la bataille d'Isandlwana. Aujourd'hui, cette bataille est rappelée comme «une des dramatiques défaites européennes» et «la plus lourde défaite britannique après la guerre de Crimée» (Kiernan, 1982, p. 89; Bowle, 1974/1977), mais *Ludy* écrivait le 26 février 1879: «Il n'y avait jamais eu meilleur exemple de ferme courage». En février, à Rorke's Drift, les britanniques subirent de nouveau une défaite de la part des Zoulous. Le tournant n'eut lieu que les 3 et 4 juillet à Ulundi avec l'attaque britannique au quartier général Zoulou. C'était la première fois que l'on utilisait des mitrailleuses en Afrique. Deux Gatling fauchèrent les Zoulous qui perdirent 473 hommes, mais la presse de l'époque omit d'en faire mention (Ellis, 1975, p. 84).

Les britanniques admiraient les impies Zoulou pour leur caractère martial, leur organisation disciplinaire et leurs méthodes de guerre mais, au cours du conflit, l'élément de propagande prédomina et donna lieu aux images d'un ennemi Zoulou dégénéré et possédé. Durant toute la durée de la guerre, Cetshwayo

Une représentation du Roi Zulu Cetshwayo kaMpande.
Source: à titre gracieux de la Mike Lieven, University of
Birmingham, Westhill (<http://olrcweb.bham.ac.uk/>)

... toute la durée de la guerre, Cetshwayo
kaMpande, roi des Zoulous depuis 1873, est
caricaturé sous des traits animalesques. Ce
n'est qu'après la fin de la guerre et la défaite
des Zoulous que des portraits "normaux" de
Cetshwayo firent de nouveau leur apparition

dans les médias britanniques, tant la psychologie de l'antagonisme avait d'influence.

Les **images européennes des guerriers africains** reflètent l'image dominante d'une **Afrique rurale et pastorale**. Les portraits européens montrent généralement des types martiaux en équipement technique modeste. Alors qu'une bonne partie des peuples africains étaient depuis de nombreux siècles dotés d'armes à feu, ils étaient encore représentés en Europe avec des armes grossières et archaïques, comme dans les chromos publicitaires de la firme de bouillons Liebig destinés à l'érudition des jeunes.

L'idolâtrie était un des ingrédients classiques de l'image de l'ennemi africain, mais la manière dont les protagonistes européens étaient représentés faisait souvent étal d'une **idolâtrie européenne**.

John Hobson constata cette mentalité en Angleterre durant la **guerre anglo-boer**. De son point de vue, le nationalisme exaspéré était la "quintessence de la barbarie". L'idolâtrie prit la forme d'un «retour au credo au Dieu de l'Angleterre, divinité barbare tribale qui combat à côté et en faveur de nos grands bataillons» (Hobson, 1901). H.G. Wells constata lui aussi cette propension au culte de Bretagne comme une des "divinités tribales" de l'Angleterre (Wells, 1961; cf. Raskin, 1967, p. 126). Dans l'iconographie populaire impériale, Bretagne remplace souvent l'image que l'anglais a de lui.

Le **culte européen du héros national** passa des explorateurs, avec Livingstone et Stanley en tête, aux généraux et commandants – Gordon, Wolseley et Lord Kitchener pour l'Angleterre, Marchand et Bugeaud pour la France – et aux bâtisseurs de l'empire comme Cecil Rhodes et Lord Cromer. Ils étaient l'équivalent européen des caricatures des leaders africains tels que Cetshwayo, roi Ja-Ja de l'Opobo, Ménélik II et Mohammed Ben Abdullah Hassan dit le Fou du Somaliland. Dans l'iconographie de l'empire, ces figures, avec celles telles que Bretagne, représentaient graphiquement la réalité sans caricature et, par conséquent, "vraie".

Le **déploiement de mitrailleuses décida de la situation en Afrique**. Les Gatling exercèrent en Egypte un rôle clef dans la bataille pour Tel-el-Kebir (1882), même si cela ne ressortit en aucune façon dans les dessins et tableaux la représentant. Le tournant le plus significatif et dévastateur fut la bataille d'Omdourman (1884) où périrent 28 britanniques et 20 de leurs autres alliés contre 11.000 victimes derviches, fauchées par les Maxim. Les africains n'avaient généralement pas peur des carabines européennes, mais les mitrailleuses changèrent la situation. Voici comment un Matabele réagit à la conquête du Matabeleland:

Et l'homme blanc était revenu avec ses fusils qui crachaient des projectiles comme les cieux parfois crachent la grêle, et qui étaient dont les nus Matabele pour se dresser contre ces fusils?

Dans la bataille pour le territoire de Hausaland de 1903, un Fulani fit cette description: «C'était un dimanche quand ils arrivèrent. Les fusils tonnaient "bang-bang-bang" et les tués furent par centaines de centaines» (Ellis 1975, p. 97).

La mitrailleuse fut vitale pour la **colonisation de l'Afrique**. Le feu automatique permit à de petites unités de soldats d'éliminer la résistance indigène et de contrôler de très vastes zones. Selon le *Giornale dell'Esercito e della Marina*, elle était réputée être une arme «particulièrement apte à terroriser un ennemi barbare ou semi-civil». Son inventeur, Hiram Maxim, nota son efficacité «pour arrêter le furieux assaut des sauvages». Le mépris et la déshumanisation du colonialisme allaient de pair : la mitrailleuse dépersonnalisait la violence et transformait le combat en quelque chose de technique et non plus d'humain. Indicatif est que ce **tournant technologique ait coïncidé avec l'avènement de la course à l'Afrique**.

Les européens réalisaient leurs conquêtes en Afrique à l'aide de forces principalement composées d'africains. Le recrutement d'africains dans l'histoire moderne remonte au XVI siècle et à la "guerra preta" ou armée noire des portugais en Angola occidentale. Au début du XIX, la France recrutait des africains par l'intermédiaire des chefs locaux qui fournissaient maintenant comme soldats les prisonniers de guerre qu'ils vendaient auparavant comme esclaves. Ainsi, en 1828, les français envoyèrent-ils deux compagnies de soldats wolofs à Madagascar. D'où, en 1857 les *Tirailleurs Sénégalais* multiethniques. Les troupes italiennes en Ethiopie et au Tigray étaient pour la plupart formées d'ascaris érythréens au service d'officiers italiens. Les allemands achetaient des esclaves et les transformaient en soldats pour combattre au Cameroun; ces soldats n'étaient pas rémunérés. Même **les armées africaines faisaient usage de mercenaires** et, parfois même, ô ironie, de la même origine ethnique que les forces ennemies. Deux régiments indigènes qui marchaient en 1874 contre les Achantis sous le commandement de Wolseley étaient en partie constitués par des Hausa et, en même temps, l'armée Achanti comprenait une unité Hausa.

Les **soldats d'origine ethnique** sont un phénomène récurrent dans les anciennes chroniques impériales et même dans celles modernes. Le "syndrome du Gurkha", autrement dit entrer faire partie de l'armée du conquérant est une forme classique d'**adaptation politique ethnique** (Enloe, 1980). Dans les annales de l'impérialisme européen, les soldats d'origine ethnique jouent un rôle important. Qu'y a-t-il de plus économique que de recruter des hommes d'un peuple colonisé et de les employer ensuite contre le premier objectif pour suffoquer les révoltes? Voici comment, en 1903, Richard Meinertzhagen, jeune officier des Fusiliers africains du Roi en poste sur le territoire Koldoyou, décrivait la situation: «On est là, en plein cœur de l'Afrique, trois blancs avec vingt soldats nègres et cinquante policiers nègres... à administrer un district peuplé d'un demi-million de sauvages bien armés qui ne sont entrés que récemment en contact avec l'homme blanc. La situation est résolument comique» (Pakenham, 1985, p 201).

Dans les colonies, **toutes les puissances européennes utilisaient des soldats indigènes.**

Comme le notait Basil Davidson, «Les esclavages d'autrefois avaient simplement pris une nouvelle forme». En Afrique occidentale, les britanniques recrutèrent 25.000 hommes, nombre desquels furent employés dans la guerre contre les allemands en Afrique orientale. Là, à la fin de la deuxième guerre mondiale, les forces allemandes au Tanganyka étaient constituées par 3.000 européens et 11.000 africains (Davidson, 1978, p. 84-88, 114-5; Debrunner, 1979, p. 343-344; Farwell, 1987). Mais employer des soldats africains en Europe était une autre histoire. La France, qui vantait la plus longue histoire coloniale en Afrique, fut la première à prendre l'initiative. Dans la guerre de Crimée (1854-56), 40% des forces françaises étaient constituées par des africains; dans les années 60 du XIX siècle, des africains combattirent dans l'armée française au Mexique et en 1870-71 dans celle franco-prussienne. Durant la première guerre mondiale, la France déploya 211.000 soldats africains (y compris des nord-africains). Dans ce recrutement, c'est Blaise Diagne, député sénégalais de l'Assemblée nationale, qui servit de médiateur en arguant comme justification – qui n'eut d'ailleurs aucune suite– que si les africains combattaient dans la guerre, ils auraient ensuite eu voix au chapitre dans la paix. 170.000 soldats furent employés sur le terrible front occidental où il y eut, semble-t-il, 24.762 victimes (plus d'autres dispersés). En 1920-22, la France déploya des soldats africains dans l'occupation de la Rhénanie.

Le **déploiement de forces non européennes en Europe** donna dans de très nombreux cas lieu à des **réactions de type raciste**. Quand, en 1871, des prisonniers de guerre français furent amenés à Munich, un quotidien allemand commenta que les africains, les turcos, les zouaves et les zéphyrus qui se trouvaient parmi eux n'étaient rien d'autre que des "*armselige Burschen*" (misérables) et qu'ils auraient, s'ils avaient gagné, été cruels comme des bêtes sauvages, mais que la victoire avait heureusement été du côté du peuple allemand.

Dans un opuscule publié durant ou tout de suite après la **première guerre mondiale**, Der *Völkerzirkus unserer Feinde* (Le cirque populaire de nos ennemis), écrit par le célèbre ethnologue Leo **Frobenius**, celui-ci tournait en ridicule les soldats non européens employés par les ennemis de l'Allemagne. Il y fait la caricature de John Bull en dompteur de peuples et conserve la métaphore du cirque et de la domestication des peuples; en d'autres termes, les non européens sont présentés comme des animaux apprivoisés. Et voilà, annonce Frobenius, le spectacle commence: une série de photographies de soldats allochtones dans un style qui rappelle des archives de police. Certaines scènes ont des légendes au ton dénigrant, comme: «Français de couleur sur le terrain au cours d'une pause de la bataille»; «Anglais blancs et de couleur durant un bal derrière le front».

Quand les français employèrent des soldats africains sur le Rhin en 1920, une campagne de protestation fut justement lancée en Angleterre par E.D. Morel, qui avait auparavant fondé l'Association pour la Réforme du Congo pour protester contre les cruautés de Léopold au Congo. Or Morel, voix éminente du monde de l'avant-garde humanitaire anglais, soutenait: «La race africaine est celle la plus développée sexuellement. Ces conscrits sont recrutés dans des tribus qui sont à un stade de développement primitif. Bien entendu, leurs femmes ne sont pas avec eux. Ils sont complètement désinhibés et incontrôlables sur le plan sexuel». Sur le quotidien libéral *The Nation*, H.W. Massingham protestait contre «les défilés de soldats de couleur dans les vénérables temples du patriotisme de l'Etat allemand» et «le pouvoir de soldats à moitié sauvages sur la culture et le civisme du Rhin» (Rich, 1986, p. 41-2, 202-3). La **peur du "mélange de races"** était à la base des **restrictions sur l'immigration** de marins noirs en Angleterre et dans d'autres pays.

Dans les **forces armées américaines**, les noirs furent introduits au cours de la guerre civile, mais ce fut seulement durant la deuxième guerre mondiale que fut abolie la ségrégation raciale dans les forces armées. La présence de soldats noirs en Europe a elle aussi été un thème des caricatures et de la propagande (Smith, 1987). Les nazis (et plus généralement les puissances de l'Axe) en firent durant la deuxième guerre mondiale un thème de propagande qui se référait dans ce cas-là également au spectre du mélange des races et en faisait invariablement allusion à la collusion entre noirs américains et juifs (Mulder, 1985, p. 168-71).

La course à l'Afrique

Entre 1880 et 1910, la course à l'Afrique, la compétition entre Etats européens pour s'emparer



de territoires en Afrique impliquait toute une série de raisons. **Considérations stratégiques:** pour tenir les routes maritimes ouvertes vers l'Inde: l'Angleterre s'intéressait au Cap et à l'Egypte (Robinson et Gallagher, 1961). (2) **Grandeur nationale:** pour compenser la défaite dans la guerre franco-prussienne: la France se tourna vers les conquêtes hors de l'Europe (3) **Grandeur nationale et bénéfique économique:** Léopold II voulait transformer la Belgique en empire ("la capitale d'un immense empire") en acquérant des territoires hors de l'Europe. Parmi les différents exemples il y a celui des petits Pays Bas qui paraissaient grands et florissants grâce à leur possession de l'immense archipel indonésien (Stengers, 1972). (4) **La conjoncture économique et la politique interne:** à une période de déclin économique, Bismarck introduisit une politique d'expansion



Statue de Henry Morgan Stanley, explorateur à la fin du XIX siècle, envoyée par le Roi Léopold II de Belgique (Congo-Kinshasa).

Source: Ellington, University of Wisconsin-Madison Libraries, Africa Focus

pour établir une cohésion politique entre différents groupes d'intérêt du Reich et essayer de neutraliser l'avancée du mouvement ouvrier (Wehler, 1969). (5) Et puis **l'instabilité en Afrique et l'impérialisme préventif** joints aux considérations de politique interne jouèrent, en diverses combinaisons, un rôle dans toutes les initiatives impériales en Afrique.

Selon une tendance en littérature qui pose l'accent sur cette interprétation du nouvel impérialisme (Doyle, 1986), les **rivalités entre les Etats européens**, avec l'Afrique comme principal terrain de conflit, étaient la question clef. Les vignettes et les caricatures de l'époque (après 1885), qui mettent invariablement l'accent sur les conflits à caractère diplomatique entre les Etats européens plus que sur l'expansion coloniale en soi, en sont une confirmation. Elles montrent de façon vivifiante la **projection de l'équilibre de forces européennes sur la carte de l'Afrique**. Dans l'imaginaire populaire, les conflits à caractère diplomatique entre Etats européens pesaient beaucoup plus que l'affrontement avec la population africaine.

Alors que le colonialisme du propre pays était généralement dépeint avec des couleurs patriotiques, le colonialisme des autres Etats, à part une satire sans méchanceté, était vu d'un œil critique. Le fait que la presse française ridiculisait le colonialisme allemand et qu'allemands et français critiquaient les britanniques - et ainsi de suite - était en soi le reflet des rivalités européennes.

Quelle était la place de l'Afrique dans tout cela n'était pas toujours évident. «Tel un succube, l'Afrique pèse sur le repos de l'Europe...». Dans *Le Rire* (18.iv.1896), une gravure représente l'Europe comme une jeune femme endormie (Cette gravure, copiée par *Lustige Blätter*, est un *pastiche* du *Cauchemar*, tableau de Johann Heinrich Füssli (1741-1825) Starobinski, 1987, pp. 82, 76). Entre parenthèses, une particularité est que la légende parle erronément de "succube", c'est-à-dire un démon femme dont on pensait qu'elle avait des rapports sexuels avec des hommes endormis (*Oxford English Dictionary*), alors que la figure représente celle d'un "incube", démon mâle, conformément aux conventions du genre où les figures représentées sont toujours "unisex". La légende parle d'«Un des nombreux malaises (mais peut-être le plus lourd) qui pèse maintenant sur le vieux continent. Toutes les puissances européennes ont ici leur obstacle ou guépier». Cette représentation est singulière. Si le continent est vieux, alors pourquoi est-il représenté sous les traits d'une jeune femme? Pourquoi l'Europe est-elle représentée avec des traits humains et féminins alors que l'Afrique l'est comme un démon et mâle? Et surtout, dès lors que l'Afrique est victime de l'agression européenne, pourquoi est-elle représentée comme l'agresseur, l'incube d'une Europe sur le point de s'évanouir? C'est le **monde renversé: la faute est donnée à la victime**. Comme image de l'Afrique, on fait appel à la gargouille du Haut Moyen Age.

Sous l'influence de la guerre anglo-boer, l'enthousiasme populaire pour l'impérialisme et le patriotisme racial commençait à décliner. Suite à la guerre anglo-boer, l'**Empire Britannique**, que certains pays européens avaient implicitement soutenu et avec lequel ils s'étaient identifiés au début du XIX siècle, perdit de son prestige et de sa crédibilité. Les méthodes de guerre barbares appliquées contre un peuple de blancs en Afrique créa de l'aversion en Europe et même en Angleterre. Dans les **vingt premières années du XX siècle**, la mission impérialiste ressemblait trop à l'"autoritarisme britannique contre les nations plus petites". Et puis, il y avait le problème du Congo.

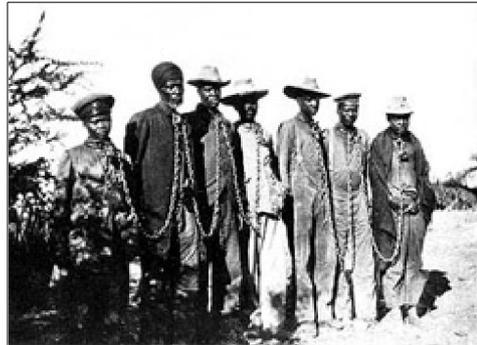
En Afrique, le régime européen en absolu le plus scélérat était **L'Etat libre du Congo du Roi Léopold**. Il inspira à Joseph Conrad *Cœur de ténèbres* (1899) et le sardonique *Solloque du Roi Léopold II* de Mark Twain (1907). Cet Etat, constitué en 1885 sous la domination personnelle du Roi Léopold, était une initiative financière et économique plus qu'une entité politique. Il revendiquait les terres mal cultivées et interdisait à la population de commencer de nouvelles cultures, en imposant en même temps de lourds impôts et prestations de travail. Selon une image populaire, **les sauvages n'étaient bons qu'à travailler**. Le Roi Léopold avait investi la presque totalité de son immense fortune dans le développement de cet empire africain qui n'avait cependant pas de marchandises exportables, à part l'ivoire et le caoutchouc. Des concessions sur d'immenses territoires étaient données aux grosses compagnies qui se trouvèrent ainsi, après 1895, à affronter une croissante demande de caoutchouc; pour le récolter, elles imposèrent le travail de force et des quotas sur la population. Si ces dernières n'étaient pas respectées de cruelles punitions s'en suivaient allant jusqu'à l'amputation des mains et des pieds. Ce qui instaura un régime de terreur.

Après 1900, un nombre de plus en plus grand de **rapports sur les "atrocités au Congo"** apparurent venant de missionnaires protestants et du consul britannique Roger Casement. La campagne contre les abus au Congo était une **campagne humanitaire**, mais soutenait aussi que le Congo mettait le colonialisme sous une mauvaise lumière. Cet argument rappelait les premières critiques des abus et maltraitements de l'esclavage qui impliquait en même temps l'aspect acceptable de l'esclavage lui-même. Au nom de l'Association pour la Réforme du Congo, E.D. Morel et Harry Johnston publièrent *Red Rubber* (1906), un livre où ils avertissaient que, faute de réformes au Congo, la résistance africaine contre l'hégémonie européenne en Afrique augmenterait (Rich, 1986, p. 36). En 1908, pour répondre aux pressions publiques croissantes, la souveraineté sur le Congo fut transférée du roi Léopold à l'Etat Belge (parmi les sources belges sur le Congo voir Delathuy, 1989, et, en ce qui concerne les images et la propagande populaire, Zaire 1885-1985, 1985 et Vints, 1984; cf. Taussig, 1984; Breman, 1990)

Scènes de colonialisme

Une fois la fumée des canons dissipée et la situation coloniale stabilisée, l'imagerie coloniale se transféra de l'image de l'ennemi à la **psychologie coloniale de la supériorité et de l'infériorité**. Le complexe de supériorité coloniale était une nécessité politique et psychologique pour permettre à une minuscule minorité d'étrangers de contrôler la majorité locale. «C'est un suicide pour les européens, notait un observateur anglais, que d'admettre que les indigènes puissent faire quelque chose mieux qu'eux. Ils devaient soutenir qu'ils étaient supérieurs en tout pour permettre aux indigènes de ne jouer qu'un rôle secondaire et subordonné» (Symonds, 1966, p. 76; cf. Memmi, 1957/1965). Prestige, intimidation et démonstration de force étaient les fondements de la psychologie impériale. Accompagnée d'opinions bien arrêtées sur ceux qui **n'étaient plus ennemis mais sujets**.

Une **nouvelle mythologie de l'Afrique prit forme** qui répondait aux exigences du colonialisme



Hereros victimes de la répression germanique dans l'Afrique du Sud-ouest.

Source: *Al-Ahram Weekly*, 462/2000
(<http://weekly.ahram.org.eg/>)

affirmé. Les sauvages devaient être transformés en sujets politiques. Le halo paternaliste du Fardeau de l'Homme Blanc exigeait des sujets adaptés à la tâche. Peu à peu l'imagerie changea et les **africains** furent définis non plus sauvages ou primitifs, mais **impulsifs et infantiles** – le deuxième élément du mi-diable et mi-enfant". Selon un observateur colonial, le caractère de l'africain est «influçable et impressionnable comme celui d'un enfant: une feuille blanche sur laquelle écrire à volonté sans avoir besoin d'effacer auparavant les vieilles impressions» (cité dans Porter, II^e éd. 1984, p. 72). Des vertus, ils en possédaient, mais pas du type que l'européen revendique pour soi: gentillesse, compassion, sens de l'humour – étaient des **vertus "faibles"** et non viriles.

C'est ainsi que l'image du guerrier sauvage laissa la place au **stéréotype de l'africain enfant**: la miraculeuse métamorphose du sauvage féroce en sauvage-enfant. La société nord-américaine où les relations sociales étaient par certains côtés analogues à celle de l'Afrique coloniale produisit une image analogue du sauvage-enfant noir (Takaki, 1970). **Par contre, le paternalisme colonial engendra l'infantilisme du colonisé**. Dans un roman colonial belge de 1896, cette métamorphose était ainsi décrite: «Une fois que [le nègre] entre en contact avec l'homme blanc, il perd son caractère barbare en ne conservant que les qualités infantiles des habitants de la forêt» (Danco, 1896; Vints, 1984, p. 23). Les créoles du Suriname que l'on pouvait admirer en 1883 à l'Exposition Coloniale d'Amsterdam étaient décrits dans les mêmes termes: «L'aspect de ces groupes de créoles a quelque chose de gentil et d'enfantin naturellement attirant, de véritables enfants de la nature tropicale, insoucians, qui jouissent sans soucis de la vie, remuants, ayant toujours envie de mouvement, de bruits, de couleurs et de lumière, mais aussi gentils et doux» (Eigen Haard, 1883, p. 405, dans Oostindie en Maduro, 1986, p. 24). Entre-temps, le stéréotype du féroce sauvage ne s'était pas simplement évanoui, mais était relégué à un rôle subsidiaire: celui du rebelle Simba ou, plus tard, du terroriste Mau Mau.

Parmi les scènes à l'origine du colonialisme il y a celles de soumission: dignitaires indigènes qui se jettent dans la poussière devant les représentants de l'autorité; ou, dans un système de domination indirecte par le biais d'une élite locale, les rituels de la visite d'Etat officielle et l'ostentation du faste de l'élite. Attrayante pour les européens et psychologiquement rassurante dans ce qui était en Europe une période d'insubordination et de transformation sociale, était la **rigide hiérarchie sociale inhérente au colonialisme**. Il s'agissait d'une hiérarchie basée sur la discrimination raciale mais qui comportait aussi d'autres distinctions, comme celles portant sur l'habillement européen et indigène.

Les **services personnels de la part des indigènes** constituaient une composante essentielle du milieu colonial et étaient également satisfaisants d'un point de vue psychologique. Etre transportés par les indigènes est une synthèse du symbolisme non seulement de la réalité de **l'hégémonie européenne**. Le *tipoié*, hamac de transport ou palanquin, est une des principales reliques du colonialisme. Toutefois, une des images qui gagna du terrain dans la situation coloniale fut celle de l'indigène indolent.

Au début du XIX siècle, le simple bon sauvage emprunté au répertoire romantique était encore décrit dans les termes suivants:

Doté d'un instinct unique en son genre, d'une extrême agilité, d'indolence, de paresse et d'une grande frugalité, le nègre existe sur son sol natal dans l'apathie la plus douce, ignorant envies, douleurs ou privations, non préoccupé par les soucis de l'ambition pas plus que de l'ardeur dévoratrice du désir. Pour lui, les règles de vie nécessaires et indispensables se réduisent à un nombre très limité et les incessants besoins qui tourmentent les européens sont ignorés des nègres d'Afrique (Golbéry, 1803).

Le poète J. Montgomery méditait en 1807:

... Le Nègre est-il béni? Son sol généreux
Aux récoltes abondantes couronne sa simple fatigue
Plus qu'il n'a besoin de ce qu'offrent les champs et ses troupeaux...

Les qualités mêmes qui, au début du siècle, évoquaient des images de paradis se trouvaient, dans sa **dernière partie**, réévaluées en même temps que l'industrialisation, le néo-puritanisme et l'élite protestante en Afrique, pour faire naître **l'image de l'indigène paresseux, indolent et sans ambitions** au milieu de l'abondance tropicale. La vacuité était devenue une malédiction. La question ici n'est pas que les images aient été sans aucune réalité :

elles servaient d'écho à une alternance de désirs et de aspirations de la culture occidentale. Elles aidaient à **donner une forme au le régime de vérité de l'Europe**. Le stéréotype de l'indigène indolent était inhérent au colonialisme et non spécifique de l'Afrique. Les images américaines étaient l'Jouin paresseux et le mexicain somnolent. Voici comment étaient décrits les nègres du bush (*Bushnegre*) du Suriname en 1883: «Ils sont en général apathiques et paresseux et ne travaillent que pressés par le besoin...» (Oostindie en Maduro, 1986, p. 23; Cf. Alatas, *Il Mito dell'Indigeno Indolente*, 1977). Le stéréotype de l'indigène indolent, lié à l'expansion du capitalisme, servait d'alibi au travail forcé et à l'exploitation et formait de la sorte une composante rémunératrice de la mission civilisatrice. Marx parlait de la création de l'"ingéniosité universelle" comme d'un des aspects de la "grande influence civilisatrice du capital" (Marx, *Grundrisse*, 1973, p. 325-6, 409-10). Cette formulation est aussi, sur le ton de la *Nigger Question* de Carlyle, une réaction, non dénuée d'ironie, à la protestation d'un planteur jamaïcain. L'image de l'indigène indolent remplissait aussi une autre fonction, celle de justifier le colonialisme. C'est au **XVIII siècle** qu'avait été formulée la philosophie selon laquelle la possession de terres étrangères de la part des européens était juste si celles-ci n'étaient pas occupées, les **terres dites libres** ou *terra nullius*, définies comme non cultivées. (Emer de Vattel (1714-1767), 1758. Cf. Curtin, éd., 1971, p. 42-5). Par conséquent, l'affirmation de la **paresse indigène** était en même temps une revendication de la justesse du colonialisme. D'une autre manière, les images d'indigènes chasseurs, en poses décoratives avec des armes grossières, lance, arc et flèches, reproduites à l'infini sous-entendent significativement que **ces peuples étaient exclusivement chasseurs** et non cultivateurs – là encore, un aval implicite du colonialisme européen qui faisait fructifier les terres indigènes.

Le leitmotiv de la propagande coloniale était le **bénéfice économique**. L'image préférée de la colonie dans la mère patrie était celle d'un lieu devenu productif grâce à la discipline et à l'ingéniosité européennes où, sous la gestion européenne, les ressources naturelles étaient exploitées, où l'ordre régnait afin que le travail puisse être productif. "**Produits utiles**" et **travail** (à bas prix) revêtent par conséquent un rôle important dans l'iconographie coloniale. L'image allègre des colonies productives était diffusée par des cartes postales illustrées, la publicité et les confections de produits coloniaux. Un anglais rappelait ainsi sa jeunesse dans les années 30: «Nous étions complètement entourés par l'empire, célébré sur nos boîtes de biscuits, narré sur les étiquettes de cigarettes, partie du tissu de notre vie. A l'époque, nous étions tous impérialistes» (John Julius Norwich, dans MacKenzie, *Introduction*, 1986, p. 8).

L'image prédominante en **Europe** était celle des **colonies comme source de prospérité**. Ayant été vaincu dans la première guerre mondiale, l'Allemagne avait perdu ses colonies, mais, même dans le cadre du programme national-socialiste, l'idée coloniale survécut. En 1934, *Kolonial-Kalender* de Köhler (*Die Wildnis Rufe*, Les rappels de la nature sauvage) synthétise cette idée: *Ohne Kolonien, Volk in Not/ Kolonialbesitz, Arbeit und Bro.* [Sans colonies, gens angoissés / Avec les colonies, travail et pain.]. (Sur le frontispice, le Führer des Dritten Reiches nous informa: *Die Stellung des Nationalsozialismus zur Kolonialfrage ist im allgemeinen durch den 3. Punkt des nationalsozialistischen Programms bestimmt. Wir fordern Land und Boden (Kolonien) zur Ernährung unseres Volkes und Umsiedlung unseres Bevölkerungsüberschusses*).

Dans une série de cartes postales illustrées des colonies franco-africaines après la deuxième guerre mondiale, la disposition standard comprend une petite carte pour placer géographiquement la colonie, des africains en train de travailler un quelconque produit utile et des "indigènes typiques". Les participations dans les entreprises coloniales étaient illustrées de même avec des vues de plantations bien ordonnées, découpées dans la nature sauvage et des indigènes au travail sous le contrôle des européens. Contrairement à la production, le commerce semble jouer un rôle secondaire dans l'**iconographie coloniale**. Selon les standards européens, il semble que le commerce n'appartenait pas à la mission civilisatrice de l'Europe; il y avait relativement peu d'illustrations de ce même commerce, aussi bien indigène qu'européen. L'image-clé était celle d'une abondance naturelle utilisée à travers la discipline et le contrôle européens.

Ethnographie coloniale

Le pouvoir colonial produit le colonisé comme une réalité fixe qui est immédiatement "autre", et pourtant totalement reconnaissable et visible (Bhabha, 1986, p. 156).

Les figures des peuples du monde non occidental: elles ont rarement un nom et, en



Le Roi Kuba, Kwete Mabinc est décoré par le Commissaire de district de Luebo, Mr. Wenner.
Source: Vansina Jan, *University of Wisconsin-Madison Libraries. Africa Focus*, 1920

représentant ces peuples, elles sont toujours typiques. Image après image, elles passent devant nos yeux avec des légendes instructives telles que "Congolais, Guinéen, Galla". Telle est l'**encyclopédie du XIX siècle**, le recensement de l'impérialisme, le défilé des vaincus. Leurs figures et visages peuplent des volumes aux titres panoramiques tels que *Les habitants du monde, ou Humanité, Animaux et Plantes, Le Tour du Monde, ou Voyage autour du monde: Description des différents pays et peuples, traditions et coutumes*. Elles remplissent des œuvres ethnographiques illustrées et, pour former la jeunesse, elles sont divulguées à l'aide des cartes postales publicitaires de soupes et fromages. **Les figures représentées étaient transformées en objets** de différentes

représentées de leur milieu ou bien celui-ci représenté schématiquement. Mettre la figure au

manières: isolées de leur milieu ou bien celui-ci représente schématiquement. Mettre la figure au premier plan renforce la sensation que l'observateur a d'avoir une supervision et de la contrôler. La "diversité" devait être transmise dans le cadre des conventions esthétiques victorienne. Les exemples classiques de l'antiquité déterminaient la posture et l'expression par lesquelles on représentait les indigènes, tandis que les **attributs exotiques servaient à transmettre leur "diversité"**. Il n'y eu pas de gros changements pendant une centaine d'années: les figures représentées n'étaient pas **individualisées: l'individualité étant un attribut de civilisation et un privilège occidental**. Mais en fait, également dans les représentations populaires l'accent se déplaça: la physionomie à elle seule n'était plus suffisante et les "activités typiques", comme la chasse ou la préparation de la nourriture, ou encore les "attributs typiques", comme les tatouages ou les couvre-chefs firent l'objet d'emphase.

L'**ethnologie** de la première moitié du XIX était une conception essentiellement **raciale**. L'objectif était de tracer une **carte des races** mais leur connaissance – ou l'illusion de les connaître – n'était pas encore assez complète pour pouvoir opérer une distinction entre les différents peuples. Et même si cela avait été le contraire, on prétendait souvent qu'un certain peuple représentait une typologie plus générale. L'ethnographie coloniale du siècle dernier a par certains côtés dépassé cette phase. Du point de vue administratif et autres, dès lors qu'elle existait selon un régime de vérité différent, elle avait certaines qualités de connaissance et d'illusions. Connaître le colonisé est une des formes fondamentales de contrôle et de possession. Une des applications de cette connaissance est **de transformer les peuples assujettis en objets visuels**. Elle circule au moyen d'images: la disponibilité d'**images ethnologiques** sous forme scientifique, esthétique ou populaire est une des caractéristiques fondamentales des cultures impériales.

La première "Play mate" après Aphrodite était-elle la Vénus hottentote, la sensation anthropo-érotique de l'Europe du XIX? Était-ce une beauté créole ou la Vénus noire? Au cours du siècle, bien vite dans le cas de l'orientalisme, les **images ethnographiques** prirent l'ultérieure fonction d'**ersatz de la pornographie**. Pour de nombreux jeunes, les tableaux occidentaux de femmes indigènes en vêtements succincts, ou de femmes africaines au sein nu dans des poses décoratives, signifiaient prendre pour la première fois confiance avec la nudité féminine à travers des revues comme le *National Geographic* étasunien, les encyclopédies illustrées et les cartes postales (Monti, 1987; Corbey, 1987). Le monde du colonialisme est un monde masculin. Cela fait partie de l'**ambivalence des attitudes occidentales** à l'égard des peuples non occidentaux, mélange d'attraction et de répulsion dont relève le modèle d'attraction exercée par l'élément "féminin", sensuel et séduisant, et la répulsion de celui "masculin", menaçant et primitif. D'un côté la beauté indigène et de l'autre le cannibale. L'histoire éternelle de la belle et la bête.

Expositions coloniales

Les Expositions sont l'horloge du progrès.
(Président William McKinley)

«Le réseau d'**expositions mondiales** qui s'étendait entre 1876 et 1916 tout le long des grandes lignes directrices économiques de la société américaine», note Robert Rydell, «réflétait les tentatives des leaders intellectuels, politiques et du business américains pour forger un consensus sur leurs priorités et leur vision du progrès comme suprématie raciale et croissance économique» (Rydell, 1984, p. 8). Les expositions américaines faisaient partie d'une tendance internationale – mesure de la capacité industrielle occidentale dès l'Exposition de 1851 au Crystal Palace de Londres et de suprématie coloniale et raciale de l'Occident dès celle mondiale de Paris de 1889, la première où les colonies africaines et asiatiques étaient bien visiblement représentées. Tout au début les **colonies n'étaient représentées que par leurs produits**. L'Exposition Mondiale d'Anvers en 1894 fut la première où les africains étaient présents. Un village congolais fut reconstruit pour lequel on fit venir 16 congolais, dont trois périrent au cours de l'Exposition et quatre tombèrent gravement malades.

Le principe des **peuples en montre** remonte aux empires d'Egypte et de Rome et aux cortèges triomphaux où l'on faisait défiler les prisonniers en même temps que le butin de guerre; jusqu'aux indiens d'Amérique qu'Amerigo Vespucci et Gaspar Corte-Real amenèrent au XVI siècle en Espagne et au Portugal pour être montrés non seulement à la cour mais comme une sorte d'attraction de foire.

En 1845, le capitaine Louis Meyer des Magalhaes offrit à la Société Royale de Zoologie d'Anvers un garçon nègre de 10 ans. S'il s'était démontré trop sauvage pour le zoo on aurait pu le renvoyer d'où il venait. On permit à ce garçon, Jozef Moller, couramment appelé "Jefke of den Zoölogie", de se promener sans être enfermé dans sa cage et il constitua pendant de longues années une des principales attractions du zoo d'Anvers (Preedy, 1984, p.3).

Les expositions de peuples non occidentaux furent d'abord organisées par les zoos avec,



semble-t-il, la justification que l'on pouvait, à côté des animaux exotiques, mettre des exemplaires humains leur correspondant et en exploitant probablement les mêmes liaisons commerciales. En Allemagne, des expositions de ce genre était organisées par Carl Hagenbeck, commerçant d'animaux de Hambourg et directeur du zoo. Dans ses mémoires, il en parle comme d'"expositions anthropologico-zoologiques". A partir des années 60 du XIX siècle, des groupes de lapons, nubiens, esquimaux, kalmoukes, indien bellacoola, cingalais, éthiopiens, somalis, et ainsi de suite. se succédèrent ainsi en une



Le leader politique Ekonda (Nkumu) se fait photographier avec le couteau d'honneur par la presse coloniale (Congo-Kinshasa).

Source: Lamote C., University of Wisconsin-Madison Libraries. Africa Focus, 1940

exposition hétérogène. A Paris, LaGrange suivit cet exemple en 1881 et monta des expositions ethnographiques au Jardin d'Acclimatation du Bois de Boulogne. Godefroy porta de l'Angola aux Pays Bas une collection ethnographique avec un groupe de 23 esclaves choisis de manière à représenter les «types sauvages».

C'est ainsi qu'en plein épanouissement de l'impérialisme furent organisées des expositions de peuples: sur paiement, on montrait au public des nègres, des indiens et des asiatiques dans leur habitat. **Dans l'ethnographie coloniale, les colonisés étaient transformés dans les expositions coloniales en objets** de connaissance et ils

étaient tournés en spectacle. Les peuples que l'on montrait étaient des trophées de victoire. Après avoir lutté avec l'image du guerrier indigène, auparavant si menaçante et repoussante qu'elle avait dû être exorcisée par des histoires d'horreur et des caricatures terrifiantes, ils devinrent décoratifs. C'est là une des **origines de l'exotisme** – la *turquerie* devint *à la mode* après que les turcs aient cessé de représenter une menace pour l'Europe; des images de nobles indiens ornaient les magasins et les publicités quand les guerres indiennes étaient désormais terminées et eux-mêmes définitivement vaincus; des images de terrifiants guerriers africains, avec lance ou sagaie, devinrent décoratives après que la résistance africaine ait été éliminée à l'aide des mitrailleuses. **L'exotisme est un luxe des vainqueurs** et fait partie des comforts psychologiques de la victoire. L'Autre n'est pas seulement à exploiter mais il faut aussi en jouir, la jouissance étant une forme plus raffinée d'exploitation (*Der Kolonialismus der Jahrhundertwende gibt sich exotisch. Die Mannigfaltigkeit der Welt stellt sich ihm als Leckerbissen dar, und man will den anderen nicht nur ausbeuten, sondern ihn so, wie er ist, auch noch geniessen... Die exotische Inspiration und die wissenschaftliche Neugier sind die doppelte Kompensation des Imperialismus.*, Zippelius, 1987, p. 87).

Les **expositions coloniales** satisfaisaient le voyeurisme des vainqueurs de la civilisation, elles étaient des **“allégories de l'hégémonie européenne”** et des démonstrations de suprématie raciale dans lesquelles l'impérialisme semblait s'être **transformé en “histoire naturelle”** (Goldmann, 1987). Et puis, elles étaient «un puissant moyen de propagande pour l'auto-élévation nationale» qui jeta les bases d'un rapide développement des **musées coloniaux et ethnographiques en Europe**. Les musées eux-mêmes devinrent des manifestations de puissance coloniale «où l'importance n'était pas déterminée par la valeur intrinsèque des collections mais par la manière pompeuse avec laquelle elles réussissaient à être l'expression de la puissance nationale» (Pott, 1962, p. 125-6. Cf. Avé, 1980).

L'Exposition Coloniale d'Amsterdam en 1883, qui s'étendait sur un vaste terrain correspondant aujourd'hui à la Place du Musée, comprenait dans la section sur les Antilles un groupe de 28 personnes du Suriname auxquelles on avait dit que le roi de Hollande donnait une réception pour “toutes les nations” à laquelle elles avaient été invitées. A l'Exposition de Paris de 1900, furent reproduits plusieurs villages africains. Le Dahomey monopolisa l'attention avec une reproduction de la tour du sacrifice d'Abomey, accompagnée de crânes et de terrifiantes descriptions des méthodes suivies pour les sacrifices humains de membres de famille royale. Mais la principale attraction fut l'“Ethnographie en nature”, aménagée par des soldats africains du service colonial français à Porto Novo. Les visiteurs de l'Exposition pouvaient se faire porter dans un hamac transporté par de robustes africains. Les porteurs animaient le business (Debrunner 1979, p 345). On pouvait ainsi avoir un **“avant-goût des colonies” sans quitter la métropole**.

Mais, au bout d'un certain temps la simple exhibition de peuples non occidentaux dans un milieu reconstruit perdit son attrait. Il fallait de l'action et du drame, et surtout de l'action sauvage, comme des danses de guerre, des danses de cannibales, des scènes de bataille et ainsi de suite. **Entre 1895 et la première guerre mondiale**, furent organisés **des spectacles** sur grande échelle qui élaboraient les clichés existants. Le développement du cinéma eut le dessus sur ce type d'expositions. Le film, avec bien plus d'efficacité, aurait reproduit les stéréotypes et les aurait transformés en spectacle.

Humorisme de l'occidentalisation

Typique est une gravure portant la légende suivante: «Le rouleau compresseur et les noix de



cacao. Ce qui prouve que les nègres sont enclins au progrès est le célèbre accueil réservé au premier rouleau à Tombouctou». (*Pèle Mèle*, 13.vii.1913). On pourrait définir ce type de représentations **“humorisme de l'occidentalisation”**: l'europpéen qui se moque de la manière de réagir africaine par rapport aux usages et à la technologie occidentaux. D'une façon générale, la question est que l'aspect occidental est seulement extérieur; au fond, les africains restent comme nous les avons décrits tout au début: des sauvages. La principale caractéristique de cet humorisme est

Gouverneur coloniale belge de la Province de Léopoldville
visite Lukengo, roi de Kuba.
Source: Vansina Jan, John University of
Wisconsin-Madison Libraries, Africa Focus, 1923.

principale caractéristique de cet humourisme est le mépris. C'est un type d'humourisme qui agit dans le cadre de la culture de domination. Le rire stigmatise et donc délimite la frontière entre mondes culturels.

L'humourisme de l'occidentalisation a pris origine dans le dilemme qu'avait produit **le fossé entre idéologie coloniale et réalité**. L'idéologie coloniale concernait le Poids de l'Homme Blanc et sa mission civilisatrice, mais les réalités coloniales concernaient le profit et le pouvoir. Jusqu'à après la deuxième guerre mondiale, seul un pourcentage minime de population coloniale avait reçu une quelconque instruction occidentale et cela essentiellement à travers les écoles missionnaires. On parlait du colonialisme comme de l'"école de démocratie", mais le système colonial était essentiellement autocratique. Avant 1945, moins de 1% de la population africaine jouissait de droits politiques et civils ou avait accès aux institutions démocratiques (Martin e O'Meara, 1986, p. 128, 131). **L'idéologie de la mission civilisatrice n'était pas compatible avec les réalités coloniales** et était contredite par d'autres idéologies européennes et en particulier le **racisme**. Le déferlement de l'impérialisme européen se vérifia à la suite d'expectatives économiques exagérées et largement mal placées, à une période où les avantages économiques des possessions coloniales étaient douteux. Des articles apparaissaient régulièrement sous le titre du genre: "Est-ce que cela vaut la peine d'avoir l'Afrique Centrale?" Le thème de la propagande des colonies comme zones rentables ne pouvait se vérifier qu'après de considérables investissements dans les infrastructures et seulement au cas où les colonies pourvoiraient à elles-mêmes en ne pesant donc qu'en partie minimum sur les dépenses pour l'administration et les services. Cette comptabilité ne laissait pas de place au travail de civilisation.

JanMohamed a soutenu, dans la foulée de Franz Fanon, que ce n'est pas l'ambivalence mais le **manichisme qui caractérise les attitudes occidentales envers le non-occident**. La structure de base de la littérature coloniale est donc l'"allégorie manichéenne", selon laquelle la relation entre conquérant et conquis constitue un abîme entre mondes impossible à combler. «Si cette littérature arrive à démontrer que la barbarie de l'indigène est irrévocable, ou qu'elle est pour le moins profondément enracinée, alors la tentative européenne pour le civiliser pourra continuer à l'infini, l'exploitation de ses ressources procéder tranquillement et l'europpéen continuer à jouir d'une position de supériorité morale» (JanMohamed, 1986, p. 81).

L'humourisme de l'occidentalisation dans la culture populaire fonctionne de même. **Entre les différentes inventions et idéologies européennes il y a des antinomies inconciliables**: Comment les sauvages peuvent-ils être civilisés? L'abîme entre nature et civilisation est-il impossible à combler et même, selon la pensée raciale, biologiquement fondé? Les frictions provenant de ce dilemme créé par les européens eux-mêmes sont résolus par l'humourisme de l'occidentalisation. Celui-ci exprime clairement l'image manichéenne de mondes irrévocablement séparés par un rire libérateur: aux dépens des indigènes.

Les vignettes populaires insistent sur ce dilemme et sur le **thème de la civilisation**, en reproduisant continuellement l'indigène incorrigible et le perpétuel sauvage qu'aucun degré de civilisation occidentale ne pourra jamais changer. Ainsi, une vignette portant comme légende «Les bonnes œuvres de la civilisation» montre d'élégants gentlemen africains en hauts-de-forme et, à côté d'eux, un singe lui aussi en haut-de-forme (*Le Rire*, 28,vii, 1900). Et comment le bon vieux Noël anglais est-il célébré chez les Zoulous? Par des sacrifices humains (*Punch*, xii.1912). Et, par conséquent, les contradictions entre expectatives européennes divergentes sont tournées et résolues en un **monde colonial imaginaire qui s'auto-réalise**.

Dans les **années 50 et 60**, des revues telles que *Simplicissimus* et *Paris Match* reportaient des vignettes qui tournaient en ridicule le désir africain d'indépendance et la situation post-coloniale. Les blagues sur les cannibales rentraient dans ce contexte. On pourrait les définir comme de **l'humourisme de la décolonisation**. Un exemplaire en est la vignette «Bienvenus aux USA!», où des ministres d'un Etat africain depuis peu indépendant viennent dépenser un crédit de 20 millions de dollars et se montrent intéressés à tout, sauf aux outils agricoles. A propos d'un homme politique allemand en visite d'Etat en Afrique, on observait: «Comme il s'est rapidement acclimaté!»: la vignette le représente transformé en singe. L'idée de fond de ces blagues est que les **sauvages sont incorrigibles et l'aide au développement un gaspillage d'argent**. La propagande coloniale a mûri en devenant propagande néo-coloniale.

Du **point de vue africain**, le schéma manichéen "barbarie contre civilisation" pourrait être vu à l'inverse. De nombreux africains ont vécu l'expérience de l'impérialisme européen comme **destruction de civilisations africaines** et remplacement de celles-ci par la barbarie européenne. «Le désastre chrétien nous a accablé / Comme un nuage de poussière», récitait une poésie de Salaga au Ghana du nord, écrite en arabe en 1900.

Les **intellectuels africains** qui, dans les années 20 et 30, critiquaient les clichés européens avançaient de nombreux arguments. (1) La **conquête européenne elle-même fut une barbarie**. La barbarie des "hordes civilisées" était reconnue de plusieurs côtés, de Tovalou Houénou l'essayiste d'Afrique occidentale à Rabindranath Tagore («Vous bâtissez votre règne sur des cadavres»). (2) Le **système colonial était déshumanisant**. Sous prétexte de civilisation, les colonisés étaient réduits à des sauvages. (3) **Il n'existe aucun rapport nécessaire entre le niveau de développement technologique d'un peuple et son niveau de civilisation**. Des termes comme "haut" et "bas" peuvent être appliqués au développement technologique et économique mais non à la civilisation. C'est l'argumentation du relativisme culturel et un refus de l'évolutionnisme. (4) **Les potentialités de modernisation de l'Afrique ont été bloquées** et sabotées par les interventions européennes: le commerce des esclaves et les interventions ciblées contre les forces de modernisation telles que Mohamed Ali en Egypte et Samory Touré en Afrique occidentale. (Cfr. Hodgkin, 1972; Gordon, 1989; Curtin, 1972.)

Depuis lors, ces arguments ont été élaborés dans plusieurs directions. En direction socialiste par Kwame Nkrumah, en termes psychologiques par Aimé Césaire, Franz Fanon et Albert Memmi, en termes d'économie politique par des penseurs des colonies comme Walter Rodney et Samir Amin et, en termes culturels, par Claude Ake et Valentin Mudimbe. Leurs évaluations venaient